

Andreas Peham :

Le «marxisme de parti» et l'antisémitisme avant Auschwitz

Le nouveau débat sur l'antisémitisme à gauche qui débuta dans les années 1990 eut pour point de départ l'hostilité contre Israël telle qu'elle se manifesta, sous une forme antisémite, au sein du mouvement altermondialiste. Depuis qu'on fantasme sur le rôle qu'ils auraient joué dans *le meurtre de Dieu*, on considère les Juifs comme tout-puissants et comme le prototype fantasmatique du *conspirateur*. L'antisémitisme consiste à les rendre responsables d'une domination impersonnelle et opaque. Il n'est donc pas surprenant que l'antisémitisme moderne ait puisé dans les idées des premières gauches (pré-marxistes) (Arendt 1955, p. 69)¹. Parce que cette tache fondatrice est souvent gommée, mais aussi parce qu'une vision historique aide à mieux comprendre les débats actuels, cet article examine la relation des social-démocraties allemande et surtout autrichienne² et des partis communistes avec la *question juive* et l'antisémitisme.

Contrairement à Silberner (1962), qui considère Marx et les générations de cadres des partis [socialistes et communistes] qui l'ont suivi comme des antisémites, et malgré tous les ressentiments antisémites personnels de nombreux militants de gauche, on ne peut, à mon avis, parler d'un antisémitisme marxiste originel (Rürup 1991, p. 26). Partout où la gauche a agi de manière antisémite, elle l'a fait en raison de son rapprochement étroit avec le discours dominant³. Quand elle céda à l'antisémitisme, ce fut également pour des raisons tactiques et cela reflétait «une attitude anti-intellectuelle très répandue dans la classe ouvrière» (Heid 1990, p. 102). Nous avons ici affaire à une forme précoce d'antisémitisme sans antisémites (déclarés) qui consiste à se démarquer explicitement de l'antisémitisme (en tant que vision du monde) tout en conservant sa rhétorique. L'agitation antisémite de la gauche apparaît également comme le produit d'une régression en deçà de la critique marxiste de l'économie politique, et comme la traduction de cette critique «dans le registre lourd des permanents syndicaux» (Horkheimer 1939, p. 33), comme une expression d'opportunisme et de populisme dans la lutte pour séduire de nouveaux électeurs (petits-bourgeois), stratégie caractéristique de la social-démocratie germano-autrichienne et – à partir de 1918 – du KPD (Hauray 2002, p. 253).

¹ Cela est particulièrement vrai en France, où les pères fondateurs du socialisme et de l'anarchisme jouèrent un rôle d'avant-garde dans la modernisation de l'antisémitisme (Brumlik 1992, Mümken/Wolf 2013). Avant l'affaire Dreyfus, la France était considérée (avec l'Autriche-Hongrie et la Russie) comme le pays où la menace antisémite était la plus forte (Mosse 1991, p. V). Néanmoins des intellectuels et des socialistes de premier plan prirent parti pour Dreyfus et contribuèrent au redressement de la république et à l'affaiblissement durable de l'antisémitisme. La «tradition anti-juive des Lumières, que la gauche française avait jusqu'alors reprise sans réserve», fut brisée après l'affaire Dreyfus (Arendt 1955, p. 77). Alors que, dans le cas de la gauche française on peut parler d'une «crise de purification» [idéologique] (Rürup 2004, p. 94), la majorité de la gauche germanophone resta passive face à la menace antisémite.

² En Allemagne, «les sociaux-démocrates sous-estimèrent surtout l'antisémitisme», tandis qu'en Autriche «les sociaux-démocrates étaient eux-mêmes antisémites» (Nonn 2008, p. 40).

³ Au lieu de se demander «pourquoi la culture chrétienne de l'Europe considérait le capitalisme comme “juif”, le jeune Marx décida d'exploiter cette tradition en donnant aux vieilles idées et aux vieilles peurs à l'égard des Juifs une nouvelle fonction : la planification d'un monde sans propriété privée et sans travail salarié» (Nirenberg 2015, p. 16).

Les mouvements marxistes en Allemagne et en Autriche illustrent, de façon exemplaire, des échecs face à la menace antisémite (Jochmann 1971, p. 162). Au lieu que les partis de gauche joignent leurs efforts pour s’y opposer, ils firent des concessions à l’antisémitisme. Ainsi, par exemple, pour l’élection de l’assemblée parlementaire de la Prusse en 1932, le KPD présenta une liste de 500 candidats, sans un seul militant juif (Rürup 2004, p. 97). Ossietzky (1932, p. 88) analysa le silence de la gauche sur l’antisémitisme en ces termes : «*Dans l’ensemble, on est prêt, comme tant d’autres, à sacrifier silencieusement Israël.*» Si l’on ajoute à cela le courant étatiste, antilibéral et rigide, du mouvement ouvrier (Ferdinand Lassalle) et le communisme partisan de la libération nationale⁴, on trouve là des précurseurs (involontaires).

Des conditions peu transparentes

L’antisémitisme de gauche correspond à un certain niveau de conscience élémentaire des travailleurs. Sans qu’on puisse le réduire à cela, il apparaît comme la conséquence d’un anticapitalisme fétichiste qui reste au niveau de la circulation (séparée de la production). A l’époque où il écrivit son livre anti-antisémite *Sur la question juive* (1843), pour exprimer son opposition à l’antisémitisme (et à Bruno Bauer), même Marx n’avait pas encore les outils pour comprendre pleinement le capitalisme. Il n’était pas encore capable d’«*analyser la circulation derrière l’apparence de la société bourgeoise*» (Claussen 1987, p. 47) et il prit «*le représentant de l’économie pour l’ensemble : l’argent pour la totalité des conditions économiques*» (*Ibid.*, p. 97). «*L’auteur du Capital fut d’abord seulement capable de percevoir le lien entre la relation sociale des hommes relativement aux choses matérielles et leur fausse conscience des facteurs sociaux et économiques*» (*Ibid.*, p. 47). En 1843, Marx assimilait encore la circulation au judaïsme. C’est surtout dans la deuxième partie de son livre qu’il lui attribua toutes les caractéristiques négatives de la société bourgeoise : «*le besoin pratique*», «*l’égoïsme*», le «*trafic*» et l’«*argent*». Marx personnalisait les conditions sociales dans le judaïsme antisocial. Il ne pouvait pas encore résoudre l’énigme de l’argent et il combla ses lacunes en ciblant *les Juifs* qui s’étaient «*appropriés le pouvoir de l’argent*». De l’argent comme mesure de valeur et moyen de circulation, Marx fit «*le dieu jaloux d’Israël, devant qui nul autre dieu ne doit subsister.*» (Marx 1844, p. 372). Mais ce n’est pas un antisémitisme manifeste qui poussa Marx à assigner cette place aux Juifs ; ce furent plutôt, en dehors des conditions sociales et économiques qu’il n’avait pas encore conceptualisées, les structures de l’idéologie hégélienne de gauche qui le conduisirent à laisser aux Juifs le rôle de personnifier les traits négatifs de la société bourgeoise. Avec Engels, Marx s’exprima lui-même de manière critique sur la question juive dès 1845, dans un texte encore marqué par une «*phraséologie philosophique*» (Marx/Engels 1845, p. 217)⁵.

⁴ Lorsque Lénine s’inclina devant le nationalisme (en 1920), les forces qui prirent le dessus furent celles qui étaient prêtes à distinguer entre le bon nationalisme des opprimés, d’un côté, et le mauvais nationalisme des oppresseurs, de l’autre. Cette défiguration nationale du programme de la libération sociale ouvrit ensuite la porte à l’antisémitisme, ce que l’on put notamment constater avec l’exemple du KPD. Lorsque l’on passa du sujet révolutionnaire (le prolétariat), au peuple (allemand) créateur, il fallut créer l’image d’un ennemi qui puisse fondre les différentes classes en un sujet collectif national – on prit pour cible les capitalistes prédateurs que l’on présenta comme des ennemis du peuple, quand on n’affirma pas qu’ils lui étaient totalement étrangers (Hauray 2002, p. 284).

⁵ Si l’on veut rendre justice à Marx, il faut mettre comparer ses échecs de 1843 avec des phrases comme celle-ci : «*Une épine qui – comme le judaïsme dans le monde chrétien – se trouve dans mon œil depuis la première heure de ma naissance, reste là, croît et se forme avec lui, n’est pas une épine ordinaire, mais une épine merveilleuse, une épine qui appartient à mon œil, et qui devrait même contribuer à un développement très original de mon sens de la vue.*» (Marx/Engels 1845, p. 93)

La gauche antimarxiste dans la tradition de Proudhon (Krier, 2009), Bakounine⁶ et Lassalle conserva la première perception de Marx et l'associa à des constructions racistes émergentes. En outre, la deuxième partie de *Sur la question juive* ne fut pas sans influencer la relation de la gauche marxiste avec l'antisémitisme. Ce texte fut influent, du moins dans le monde germanophone⁷ : d'une part, il encouragea la perception marxiste déformée des *Juifs* comme étant exclusivement des agents de la circulation ou des bourgeois, et la perception du capitalisme comme étant *juif*. Cela conduisit à renforcer des conceptions radicalement erronées de l'antisémitisme ; non seulement cette forme d'anticapitalisme put se développer et mériter de poursuivre son existence, mais elle empêcha pendant longtemps une prise de parti pour les persécutés, puisqu'ils étaient considérés comme des *ennemis de classe*⁸. Les sociaux-démocrates restèrent donc silencieux même pendant la controverse de Berlin sur l'antisémitisme : «*Aucun dirigeant social-démocrate ne s'exprima pour défendre les Juifs*» (Heid 1990, p. 101). Aussi tard qu'en 1910 Otto Bauer put écrire : «*Ici [dans les Etats capitalistes avancés], l'antisémitisme n'est rien de plus que la première expression naïve de l'anticapitalisme. La tâche de la social-démocratie n'est pas de protéger le capital juif contre ses adversaires, mais seulement d'enseigner aux masses que le capital juif doit être combattu, non parce qu'il est juif, mais parce qu'il s'agit du capital. Déjà Sur la question juive de Marx avait opéré une coupure radicale avec le philo-sémitisme libéral. La social-démocratie n'a jamais été une "force de protection pour les Juifs"*» (cité dans Jacobs, 1994, p. 103).

⁶ Pour Arendt (1955, p. 43), l'antisémitisme de tendance anarchiste remonte à la lutte contre l'État en tant que tel et au rôle abstrait des Juifs : selon la philosophe, «*chaque classe de la société qui entrait en conflit avec l'État en tant que tel devenait antisémite, car les Juifs étaient le seul groupe qui semblait représenter l'État au sein de la nation*».

⁷ L'affirmation de Claussen (1987, p. 58) selon laquelle le texte de Marx aurait disparu dans les archives, suite à l'émancipation des Juifs, est contradictoire avec l'histoire de sa réception. Pour la première fois, Wilhelm Hasselmann tenta de l'utiliser à des fins antisémites (Leuschen-Seppel 1978, p. 47) dans son article *Das Judentum* (*Neuer Sozialdemokrat*, 1872). Et à la fin de la controverse de Berlin sur l'antisémitisme, Edouard Bernstein s'empressa de publier la deuxième partie de *Sur la Question juive* de Marx dans le *Sozialdemokrat*. Franz Mehring fut en grande partie responsable du fait que «*le parti ait cultivé cette indifférence qui, plus tard, face à la traque des Juifs par les nazis, imposa une attitude passive et oppressante*» (Massing 1959, p. 202) et il publia *Sur la Question juive* en 1902. Enfin, le KPD reproduisit des extraits de ce texte en 1923 dans le numéro 61 de *Die Rote Fahne*, non sans souligner, dans un sous-titre «*Les nazis dans l'album de famille*», que les nazis n'étaient pas les seuls à se préoccuper de la solution de la «*question juive*». Si l'on connaît ces différents épisodes de la diffusion de *Sur la question juive*, on se demande comment Haury (2002, p. 179) a pu affirmer que le texte de Marx n'a connu aucune «*diffusion digne d'être mentionnée*» et n'a eu aucune «*influence formatrice sur la position du mouvement socialiste à propos des questions juives*» (*ibid.*, p. 161). Comme Arendt (1955, p. 56), en revanche, je vois dans *Sur la question juive* le début d'une «*tradition*» antisémite à gauche.

⁸ Une exception à signaler : l'article de Marx sur la question d'Orient où il exprime son empathie pour la misère des Juifs harcelés à Jérusalem (Marx 1854, p. 175) [«*Rien n'égale la misère et les souffrances des Juifs de Jérusalem, qui résident dans le quartier le plus infect de la ville que l'on appelle le hareth-el-yahoud, ce quartier d'immondices compris entre les monts Sion et Moriah où sont situés leurs synagogues - objets constants de l'oppression et de l'intolérance des Musulmans, exposés aux insultes des Grecs, persécutés par les Latins, et ne vivant que des aumônes à peine suffisantes transmises par leurs frères d'Europe*». Article paru dans le *New York Daily Tribune*, le 15 avril 1854 sous le titre «*The Outbreak of the Crimean War - Moslems, Christians and Jews in the Ottoman Empire*» (*NdT*)].

D'un autre côté, dans la théorie et la pratique socialistes, le texte de Marx introduisit aussi le dédain et le mépris des traditions juives, dédain et mépris repris des Lumières, et qui se combinèrent avec l'attente et l'espoir de la dissolution du judaïsme. Mais alors que, pour Marx, l'assimilation était une conséquence du processus d'émancipation et non une condition, l'exigence de l'assimilation fut alors jugée primordiale. Ainsi, en 1907, Bauer exigea l'absorption complète du prolétariat juif dans le prolétariat *chrétien-allemand*, en invoquant l'aversion du «travailleur chrétien» pour son «collègue de travail juif» aversion qui «provenait d'une méfiance instinctive naïve à l'égard du Juif non assimilé qui lui est étranger» (cité dans Böck, 1995, p. 274). L'isolement constant des Juifs fut considéré comme l'une des causes de l'antisémitisme. Kautsky expliqua que le «meilleur antidote contre l'antisémitisme» était la «dissolution du judaïsme» combiné à «la pensée révolutionnaires des masses» (Kautsky 1902, p. 83). Il déclara également que l'humanité ne sortirait pas du «Moyen-Âge tant que le judaïsme continuera à exister encore parmi nous» (Kautsky, 1914, p. 119).

La position assimilationniste perdura après la scission du mouvement ouvrier en deux courants [socialiste et communiste] et culmina dans l'antisionisme, fondé sur l'hypothèse que les Juifs n'étaient pas une nation. Engels les avait déjà accusés de vouloir s'accrocher à leur «absurde nationalité» (Engels 1849, p. 172) et il prophétisa la chute du judaïsme ainsi que celle des autres «déchets de peuples⁹».

L'antisémitisme comme demi-vérité

La conséquence la plus fatale fut la perception de l'antisémitisme comme une forme ayant précédé le socialisme et aussi une première incarnation de celui-ci. En 1893, Bebel écrivit : «*La social-démocratie combat l'antisémitisme en tant que mouvement contraire à l'évolution naturelle de la société ; cependant, malgré son caractère réactionnaire et contre sa volonté, [...] il a un effet révolutionnaire [...] parce que les couches sociales [...] excitées par l'antisémitisme contre les capitalistes juifs doivent prendre conscience que non seulement le capitaliste juif, mais la classe capitaliste en général est leur ennemi*» (cité dans Fetscher 1974, p. 58).

Ce document fondateur du débat socialiste sur l'antisémitisme réunit, en un seul texte, presque toutes les mésinterprétations et les idées erronées. Par exemple, la croyance qu'il s'agit d'un vestige du féodalisme qui disparaîtra bientôt de lui-même en raison du cours inévitable qu'empruntera l'histoire. Ou encore l'idée fautive selon laquelle l'antisémitisme serait déjà une demi-vérité, et que ceux qui la partagent en découvriront inévitablement la totalité. En réalité, «*l'évolution historique a pris la direction opposée*» – et «*une partie de ceux qui étaient du côté de la vérité totale ont pris [en fin de compte] la demi-vérité pour le tout*» (Greive 1983, p. 96). En outre, dans cette résolution abondent les clichés antisémites, comme celui de «*l'exploitation juive*». Ce texte justifia également une attitude défaitiste dans la lutte contre l'antisémitisme puisque l'objectif final était de supprimer l'exploitation : la social-démocratie «*refuse de diviser ses forces dans la lutte contre l'État et l'ordre social existants en s'engageant dans des luttes erronées et donc inefficaces contre un phénomène qui est né avec la société bourgeoise et mourra avec elle*» (cité dans Fetscher 1974, p. 59).

Cependant, la définition de l'antisémitisme comme «*socialisme des imbéciles*», faussement attribuée à Bebel, avait quelque chose de fondamentalement juste : si elle ne précisait ni ce qu'était le socialisme ni qui étaient les imbéciles, elle soulignait l'orientation anticapitaliste que prenait l'antisémitisme

⁹ Parmi les «déchets de peuples», Engels range aussi les Basques, les Ecossais et les Bretons : «*Il n'y a aucun pays en Europe qui ne possède quelque part les restes d'un ou plusieurs peuples, survivances d'une ancienne population refoulée, et soumise par la nation devenue plus tard l'élément moteur de l'évolution historique. Ces survivances d'une nation impitoyablement piétinée par la marche de l'histoire, comme le dit Hegel, ces déchet de peuples deviennent chaque fois les soutiens fanatiques de la contre-révolution, et ils le restent jusqu'à leur extermination et leur dénationalisation définitive; leur existence même n'est-elle pas déjà une protestation contre une grande révolution historique ?*» F. Engels, «La lutte des Magyars» *La Nouvelle Gazette Rhénane*, n° 194, 13 janvier 1849 (NdT).

(Postone 1979). Mais contrairement à la perspective critique, qui reconnaît l'antisémitisme comme une formation indépendante et durable, la majorité des sociaux-démocrates eurent tendance à l'accueillir comme une sorte de chauffe-eau [qu'on pouvait maîtriser]. Par exemple, Wilhelm Liebknecht déclara en 1893 : «*Oui, les antisémites labourent et sèment, mais c'est nous, les sociaux-démocrates, qui en récolterons les fruits. Leurs succès ne sont donc nullement malvenus pour nous*» (cité par Rürup, 1991, p. 28).

Victor Adler, qui décrivit son «*aversion pour les Juifs*» comme le «*fondement*» de sa personnalité (cité dans Böck, p. 275), se réjouit du travail préparatoire effectué par l'antisémitisme dès 1887. À la suite de Marx, il affirma d'abord : «*Les Juifs n'ont pas créé le capitalisme, c'est le capitalisme qui a créé les Juifs. La seule chose qu'ils ont peut-être réalisée c'est d'accélérer son développement grâce à leur talent spécial¹⁰ ; peut-être ont-ils intensifié ses manifestations et les ont-ils rendu plus haïssables*» (Adler, 1887).

Il poursuivit en se référant, comme bien d'autres, au prolétariat juif particulièrement exploité et opprimé, seul touché par l'antisémitisme. D'un autre côté, Adler était très conscient de l'antisémitisme, dirigé contre «*une petite fraction des Juifs qui partagent le pouvoir avec une petite fraction des peuples au sein desquels ils vivent*» (*ibid.*). Selon le dirigeant autrichien, l'antisémitisme était instrumentalisé dans l'intérêt des classes dominantes. Il servait à obscurcir la question sociale et à détourner le mécontentement des masses. Adler considérait les réflexes antisémites quasi instinctifs face aux symptômes de crise du capitalisme comme une étape préliminaire à la prise de conscience : «*Le mouvement antisémite est après tout un mouvement, un mouvement des classes populaires, qui sont les plus balourdes et les plus stupides, surtout dans notre pays. Une fois qu'elles se mettront en branle, elles ne resteront pas immobiles ; le malentendu initial permettra de passer à une meilleure compréhension. Les chefs antisémites doivent se faire à l'idée qu'ils effectuent le travail de la social-démocratie*» (*ibid.*).

Cette attitude défaitiste face à l'antisémitisme était légitimée par son caractère de lutte inter-bourgeoise, qui présente «*la lutte pour le butin [...] comme une lutte contre l'exploitation*». «*Jusque-là, cependant, la social-démocratie peut tranquillement observer la lutte pour le butin. (...) Les querelles domestiques au sein des classes possédantes l'intéressent fort peu. La social-démocratie autrichienne doit seulement veiller à ne pas être utilisée par les Juifs ou par les antisémites pour qu'ils tirent les marrons du feu*» (*ibid.*).

Le fait que ce texte fût republié dans l'*Arbeiter Zeitung* le 22 mai 1932 prouve l'incapacité de la social-démocratie à reconnaître le danger imminent. Il est évident qu'une telle analyse de l'antisémitisme rendit la lutte plus difficile à cause des formes contestataires qu'il prit. En effet, la social-démocratie eut du mal à combattre les manifestations d'antisémitisme de ceux d'en bas, puisqu'elle ne pouvait les expliquer qu'en ayant recours à son théorème de la diversion. De plus, c'est précisément au niveau de la base qu'il fut difficile de distinguer entre cet antisémitisme anticonservateur et anticapitaliste et celui qui avait un «*caractère populiste et apparemment anti-hégémonique*» (Postone 2003, p. 200). Lorsque Engels apprit l'existence d'un tel front transversal en Autriche, il écrivit en 1890 sa célèbre lettre à l'*Arbeiter-Zeitung*, dans laquelle il s'opposa à toute fraternisation avec les «*antisémites*». Pour lui, si l'antisémitisme était un «*socialisme*», alors il s'agissait d'un courant «*féodal*»

¹⁰ Ce «*talent spécial*» est l'usure parce que, ici, Adler ne fait que reprendre ce qu'écrivit Marx : «*Les Juifs n'ont pas créé cet élément d'insécurité – il appartient à la société bourgeoise – ils ne sont pas coupables de son existence, mais c'est une autre question que de savoir s'il faut mettre à leur compte le mérite – au moyen de l'usure – de l'avoir exploité et d'en avoir fait exclusivement, sans d'ailleurs collaborer avec les autres éléments de la société bourgeoise, leur apanage.*» Sur la question juive, édition 10/18 disponible en ligne (NdT).

et la social-démocratie ne pouvait et ne devait donc «rien avoir à faire» avec cette vision réactionnaire du monde (Engels 1890, p. 50¹¹).

L'antisémitisme comme vestige et diversion

La réduction de l'antisémitisme à une idéologie réactionnaire, qui disparaîtrait d'elle-même conformément au cours de l'histoire, empêcha – en liaison avec l'attentisme révolutionnaire qui prévalait alors – que fût organisée une résistance offensive. Engels, par exemple, voyait dans l'antisémitisme la «*marque d'une culture arriérée*» (*ibid.*, p. 49) et «*la réaction développée par des catégories sociales issues du Moyen-Âge et en train de couler par le fond, pour protester contre la société moderne essentiellement constituée de capitalistes et d'ouvriers salariés*» (*ibid.* p. 50). L'antisémitisme, selon Engels, ne se répandait donc que là où le capitalisme n'était pas encore pleinement développé, c'est-à-dire en Allemagne, en Autriche-Hongrie et en Russie. Mais le capital de ces pays était faible, et «*principalement juif*» (*ibid.*), ce qu'Engels jugeait être l'une des causes de l'antisémitisme. Avec le développement du capitalisme, cependant, ce phénomène périrait en même que les couches sociales pré-modernes qui le soutenaient. Optimiste et croyant au progrès, Engels négligeait le fait que le retard historique de la société bourgeoise en Allemagne, sa non-simultanéité, impliquait l'existence de formes de pensée indépendantes qui – surtout si elles étaient politiquement instrumentalisées – jouissaient d'une certaine persistance.

Le théorème de la diversion était largement accepté : selon cette hypothèse, l'antisémitisme n'était qu'un moyen d'atteindre une autre fin, à savoir la division du prolétariat et le détournement des énergies révolutionnaires vers des objets de substitution juifs¹². Il n'était qu'une arme entre les mains de «*l'ennemi de classe qui est le frère de classe du Juif riche*» (Heller 1931, p. 128). Ainsi identifiés à la richesse, les Juifs étaient projetés en arrière dans le temps : ils étaient un «*peuple de commerçants*», ou une caste, dont les membres étaient entrés dans l'histoire européenne «*presque exclusivement comme des marchands*» et des «*usuriers*» (*ibid.*, p. 49, 68). Contrairement à la réalité historique, de nombreux militants de gauche firent du Juif l'un des «*pionniers*», voire le «*premier héraut*» de «*l'ordre social capitaliste*» (*ibid.*, p. 36). Cependant, les Juifs ne furent pas seulement associés à une fonction sociale (négative) ; l'étape suivante [du raisonnement] consista à réduire l'antisémitisme aux «*conflits entre les Juifs et la société*», conflits qui découlaient de cette fonction (*ibid.*, p. 57).

Une telle conception amenait à ignorer les victimes réelles de l'antisémitisme, bien que l'objectif de celui-ci fût en réalité d'anéantir le prolétariat organisé¹³; de plus, cette vision allait parfois de pair avec l'accusation selon laquelle les antisémites ne combattaient pas vraiment la «*judaisation*». Ainsi un pamphlet social-démocrate autrichien affirmait : «*L'antisémitisme est une mystification, comme le montre le fait que le Parti social-chrétien lui-même est entièrement judaïsé.*» (cité dans Böck 1995, p. 277). Et en 1925, l'une des innombrables caricatures antisémites de l'époque, l'*Arbeiter-Zeitung* plaça la légende suivante : «*Après les fiançailles de Hitler avec une Juive [...] voici un nouveau blason pour le parti de la croix gammée: une fusion significative entre la croix gammée et le nez crochu*» (cité dans Jacobs 1994, p. 105).

¹¹ On trouvera une traduction partielle de cette lettre du 19 avril 1890 ici : <https://www.marxists.org/francais/marx/works/1890/04/antisemitisme.htm>

¹² Même après Auschwitz, de nombreux spécialistes de Marx continuent à s'accrocher à la thèse de la diversion, comme Kühnl (1995, p. 28, 34), qui réduit l'antisémitisme à sa fonction de «*détournement du mécontentement social*»

¹³ Hermann Remmele, membre de Comité central du KPD, affirma vers 1930 que les nazis, sous «*le manteau de l'antisémitisme*», tenteraient de «*cacher leur inimitié mortelle et contre-révolutionnaire à l'égard du prolétariat*» (cité dans Kistenmacher 2006, p. 80).

Si, en Autriche, après 1918, les sociaux-démocrates réagirent de cette façon face à l'antisémitisme, en Allemagne, ce fut surtout le Parti communiste qui crut «*pouvoir combattre les nazis (...) en reprenant certaines de leurs expressions*» (Sternberg 1935, p. 27)¹⁴. Après avoir suivi la «*ligne Schlageter*¹⁵» en 1923, le KPD adopta un nouveau tournant opportuniste en 1930, qui brisa toutes les digues. Ainsi *Die Rote Fahne* titra «*Le Troisième Reich protège les grands magasins juifs*¹⁶» ou «*Judas ne mourra pas ! Prêt nazi pour les grands magasins. Voilà ce qu'est vraiment la lutte des nazis contre la dictature des taux d'intérêt et le capital des grands magasins juifs*¹⁷.»

Les nazis furent également accusés de «*ne pas toucher à un seul élément de l'économie capitaliste, qu'il soit "cupide" ou "juif" [...]. Le capital juif et le capital non juif sont inextricablement liés et entrelacés, pour le meilleur et pour le pire. L'argent des Juifs alimente également le fascisme. Les briseurs de grève fascistes sont à la solde des industriels juifs.*» (Comité central du KPD, 1932, p. 283)

Porte d'entrée du nazisme

L'analyse erronée de l'antisémitisme comme étant une forme d'*anticapitalisme* fondamentalement bienvenue ne contribua pas à immuniser les ouvriers et les employés contre la propagande nazie – bien au contraire. Le transfert d'une partie des voix de gauche vers les nazis ne fut guère surprenant : à partir de 1928 ces électeurs représentèrent 16,4 % des gains électoraux du parti nazi, soit un pourcentage «*considérable*» (Borowsky 1988, p. 249). Outre la promesse de former une véritable *Volksgemeinschaft*¹⁸, c'est surtout l'agitation contre les «*Juifs d'argent*» (*Geldjuden*) et les *capitalistes juifs* qui conduisit les anciens membres des partis de gauche à rejoindre le parti nazi. Les rapports de l'exécutif du SPD en exil (la SOPADE) attestent à quel point «*le régime nazi a réussi à s'identifier à la haine de la classe ouvrière envers les Juifs et même à confirmer sa politique antisémite*» (Bankier 1995, p. 129). L'utilisation continue de clichés antisémites dans la propagande communiste (et sociale-démocrate en Autriche) empêcha une immunisation durable des masses prolétariennes et entraîna que la Résistance, dans les bastions nazis, ne fit que peu ou pas du tout référence à l'extermination des Juifs.

Outre l'opportunisme et une conception fautive, ou inadéquate, du Capital et de l'État, c'est l'hostilité au libéralisme politique et à ses partisans qui ouvrit la voie à l'antisémitisme. Pour l'illustrer, on peut prendre l'exemple de l'antilibéralisme politique et de l'étatisme du social-démocrate Lassalle. Alors que Marx et Engels pensaient que le prolétariat allemand devait se ranger du côté de la bourgeoisie libérale dans la lutte contre la domination absolutiste tardive et contre l'alliance réactionnaire de la noblesse, des Junker et de la bureaucratie, la bourgeoisie libérale fut le principal ennemi de l'Association générale des travailleurs allemands fondée en 1863. Au lieu de s'opposer à cette coalition conservatrice dominante, Lassalle s'allia avec elle contre le Parti progressiste allemand, libéral, qu'il dénonça comme le représentant des intérêts *juifs*.

¹⁴ Selon Rütgen (1989, p. 71), le KPDÖ (Parti communiste autrichien), contrairement à la social-démocratie autrichienne, évita, tout comme les «*meilleurs*» antisémites, les «*promenades démagogiques*». Ainsi, les «*attaques contre le capital juif*» furent relativement rares, et «*les formulations que l'on peut qualifier d'antisémites une exception absolue*». Cependant cette attitude ne dura que jusqu'en 1934, après quoi le KPDÖ (illégal) commença également à développer une propagande antisémite dans la petite bourgeoisie, faisant ainsi concurrence au SPDÖ (illégal).

¹⁵ Le nationaliste Schlageter fut condamné à mort par un tribunal militaire français en mai 1923, puis exécuté. Dans un discours, Radek rendit hommage à ce précurseur des nazis, ce «*martyr du nationalisme allemand*» et il revendiqua sa mort et sa mémoire au nom de la gauche (*Die Rote Fahne*, 23 juin 1923).

¹⁶ *Die Rote Fahne*, 17 octobre 1930.

¹⁷ *Ibid.*, 5 décembre 1930.

¹⁸ «*Communauté populaire*» fondée sur les liens du sang et de la race selon les nazis (*NdT*).

«Réceptive à l'antisémitisme», l'Association générale des travailleurs allemands «étendit ses attaques antisémites à tous ceux qui défendaient, ou semblaient défendre, la bourgeoisie libérale "juive" et "enjuivée". Le fait que les marxistes collaboraient avec les libéraux faisaient d'eux les laquais des Juifs» (Massing, 1959, p. 164).

Contrairement à la vision marxiste de l'État et de la révolution, Lassalle défendit le rôle prépondérant de l'État-nation dans la construction du socialisme. Dans son programme, cette conception dégénéra pour aboutir à une *orientation fondamentale* qui, par conséquent, ne devait plus être réalisée par le prolétariat mais par l'État (prussien) au pouvoir, ses fonctionnaires et les autres intellectuels organiques de l'État populaire (Leuschen-Seppel 1978, p. 38).

Bibliographie

- Adler, Viktor (1887), «Der Antisemitismus», in Viktor Adler, *Aufsätze, Reden und Briefe*, tome VIII, Vienne 1929, p. 347.
- Arendt, Hannah (1955), *Elemente und Ursprünge totalitärer Herrschaft*, Francfort, 1962.
- Bankier, David (1995), *Die öffentliche Meinung im Hitler-Staat*, Berlin.
- Borowsky, Peter (1988), «Wer wählte Hitler und warum?», in Peter Borowsky, *Schlaglichter historischer Forschung*. Hambourg 2005, pp. 235-253.
- Böck, Susanne (1995), «Kühl bis ans Herz hinan?» in: Jüdisches Museum der Stadt Wien (dir.), *Die Macht der Bilder*, Vienne, pp. 272-283.
- Brumlik, Micha (1992), «Antisemitismus im Frühsozialismus und Anarchismus», in Heid, Ludger; Paucker, Arnold (dir.), *Juden und deutsche Arbeiterbewegung bis 1933*, Tübingen, pp. 35-42.
- Claussen, Detlev (1987), *Grenzen der Aufklärung*, Francfort, 1994.
- Engels, Friedrich (1849), «Der magyarische Kampf», in *Marx-Engels Werke* 6, Berlin, 1959, pp. 165-173.
- Engels Friedrich (1890), «Über den Antisemitismus», in *Marx-Engels Werke* 21, Berlin 1963, pp. 49-51.
- Fetscher, Iring (1974), *Marxisten gegen Antisemitismus*, Hambourg.
- Greive, Hermann (1983), *Geschichte des modernen Antisemitismus in Deutschland*, Darmstadt.
- Haury, Thomas (2002), *Antisemitismus von links*, Hambourg.
- Heid, Ludger (1990), «Wir sind und wollen Deutsche sein! Jüdische Emanzipation und Judenfeindlichkeit 1750-1880», in Braun, Christina von et Heid, Ludger (dir.), *Der ewige Judenhass*. Stuttgart, pp. 70-109.
- Heller, Otto (1931), *Der Untergang des Judentums*, Vienne/Berlin 1933.
- Horkheimer, Max (1939), «Die Juden und Europa», in Dubiel, Helmut et Söllner, Alfred (dir.), *Wirtschaft, Recht und Staat im Nationalsozialismus*, Francfort, 1981, pp. 33-53. [Ce texte a été traduit sous le titre "Pourquoi le fascisme?" dans la revue *Esprit* en mai 1978]
- Jacobs, Jack (1992), *On Socialists and "the Jewish Question" After Marx*, New York University Press
- Jochmann, Werner (1971), «Die Ausbreitung des Antisemitismus in Deutschland 1914-1923» in Jochman, Werner (1988), *Gesellschaftskrise und Judenfeindschaft in Deutschland 1870-1945*, Hambourg, pp. 99-170.
- Kautsky, Karl (1902), «Das Massaker von Kischeneff und die Judenfrage». in, Irving Fetscher, *Marxisten gegen Antisemitismus*, Hamburg, 1974, pp.77-86.
- Kautsky, Karl (1914), *Rasse und Judentum*, in Irving Fetscher, *Marxisten gegen Antisemitismus*, Hamburg, 1974, pp. 87-119.
- Kistenmacher, Olaf (2006), «De "Judas" au "Capital" : les formes de pensée antisémites dans le Parti communiste allemand (KPD) sous la république de Weimar, 1918-1933», <http://mondialisme.org/spip.php?article2814>
- Krier, Frédéric (2009), *Sozialismus für Kleinbürger*, Cologne.
- Kühnl, Reinhard (1995), «Judenhass und Judenmord – unerklärlich und unbegreiflich?» in Hentges, Gudrun et al. (dir.), *Antisemitismus*, Heilbronn, pp. 25-38.
- Leuschen-Seppel, Rosemarie (1978), *Sozialdemokratie und Antisemitismus im Kaiserreich*, Bonn.
- Marx, Karl (1844), *Zur Judenfrage*, in *Marx-Engels Werke* 1, Berlin 1976, pp. 347-377. [Sur la question juive, La Fabrique, 2006.]
- Marx, Karl (1854), «Geschichte der orientalischen Frage», in *Marx-Engels Werke* 10, Berlin 1961, pp.

168-176.

Marx, Karl et Engels, Friedrich (1845), *Die deutsche Ideologie*, in *Marx-Engels Werke* 3, Berlin 1978, pp. 9-530. [*L'idéologie allemande*, Nathan, 2009.]

Marx, Karl et Engels, Friedrich (1845a), *Die heilige Familie oder Kritik der Kritischen Kritik*, in *Marx-Engels Werke* 2, Berlin 1962, pp. 3-223. [*La sainte famille ou la critique de la critique critique*, Editions sociales, 2019.]

Massing, Paul (1959), *Vorgeschichte des politischen Antisemitismus*, Francfort.

Mosse, George L. (1991), *Die völkische Revolution*, Francfort.

Mumken, Jürgen et Wolf, Siegbert (dir.) (2013), «*Antisemit, das geht nicht unter Menschen*», *Anarchistische Positionen zu Antisemitismus, Zionismus und Israel*, Verlag Edition AV.

Nirenberg, David (2015), *Antijudaismus*, München.

Nonn, Christoph (2008), *Antisemitismus*, Darmstadt.

Ossietzky, Carl von (1932), *Antisemiten*, in *Die Weltbühne* 28(29), pp. 88-97.

Postone, Moishe (1979), «*Antisemitismus und Nationalsozialismus*», in Moishe Postone, *Deutschland, die Linke und der Holocaust*, Freiburg 2005, pp. 165-194.

Postone, Moishe (2003), «*Geschichte und Ohnmacht*¹⁹», *ibid.*, pp. 195-212.

Rürup, Reinhard (1991), «*Sozialdemokratie und Antisemitismus im deutschen Kaiserreich*», in Brumlik, Micha et al. (Hg.), *Der Antisemitismus und die Linke*, Francfort, pp. 17-31.

Rürup, Reinhard (2004), «*Antisemitismus und moderne Gesellschaft*», in Braun, Christina von et Ziege, Eva-Maria (dir.), *Das bewegliche Vorurteil*, Würzburg, pp. 81-100.

Rutgen, Herbert (1989), *Antisemitismus in allen Lagern*, Graz.

Silberner, Edmund (1962), *Sozialisten zur Judenfrage*, Westberlin.

Sternberg, Fritz (1935), *Der Faschismus an der Macht*, Amsterdam.

Comité central du KPD (1932), «*Kommunismus und Judenfrage*», in Mann, Heinrich et al., *Gegen die Phrase vom jüdischen Schädling*, Prague 1933, pp. 272-286.

[**Merci à Jean-Pierre Fournier pour sa relecture amicale de ma traduction, même si je suis évidemment le seul responsables des erreurs éventuelles qu'elle contient**, Y.C., *Ni patrie ni frontières*]

¹⁹ Deux articles de Postone, portant des titres identiques mais ayant des dates de parution différentes, ont été traduits par O. Galtier et L. Mercier et publiés dans le recueil d'articles de Postone intitulé *Critique du fétiche capital. Le capitalisme, l'antisémitisme et la gauche* (PUF, 2013). Il s'agit de «*Antisémitisme et national-socialisme*» (pp. 95-122, *op. cit.*) et de «*Histoire et impuissance. Mobilisations de masse et formes contemporaines d'anticapitalisme*» (pp. 21-56, *op. cit.*). J'ignore si ces deux textes diffèrent de l'original allemand cité par Andreas Peham (*NdT*).